HAL
open science

Le Périple au miroir des sources arabes médiévales. Le cas des produits du commerce

Eric Vallet

To cite this version:

Eric Vallet. Le Périple au miroir des sources arabes médiévales. Le cas des produits du commerce. Topoi Orient - Occident, 2012, Supplément 11 Autour du Périple de la mer Erythrée, p. 359-380. hal-00776057

HAL Id: hal-00776057

https://paris1.hal.science/hal-00776057

Submitted on 14 Jan 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

ORIENT - OCCIDENT

Suppl. 11
2012

Ouvrage publié avec le concours

de la Société des Amis de la Bibliothèque Salomon Reinach

et du projet ANR MeDIan (Les sociétés méditerranéennes et l'Océan indien)

Comité de Rédaction (au 01.01.2012) :
Jean Andreau, Marie-Françoise Boussac, Roland Étienne, Alexandre Farnoux, Ian Morris, Georges Rougemont, Jean-François Salles, Catherine Virlouvet, Jean-Baptiste Yon

Responsable de la Rédaction : Marie-Françoise Boussac
Adjoint : Jean-Baptiste Yon
Maison de l'Orient et de la Méditerranée — Jean Pouilloux
7 rue Raulin, F-69365 Lyon

Marie-Francoise.Boussac@mom.fr

www.topoi.mom.fr

Diffusion : De Boccard Édition-Diffusion, 11 rue de Médicis, 75006 Paris

Topoi. Orient-Occident Supplément 11, Lyon (2012)
ISSN : 1161-9473

Illustration de couverture : Al-Hariri, *Maqamat*, BNF, Manuscrits, arabe 5847, f.119 V° (navire marchand).
Illustration du dos : Atlas portugais, dit « Atlas Miller » (1519), image BNF, cote GE DD 683 RES (détail).

SOMMAIRE

Topoi, Supplément 11

Autour du *Périple de la mer Érythrée*

Textes édités par M.-Fr. Boussac, J.-Fr. Salles et J.-B. Yon

Sommaire 3-4

Présentation 5-6

Genre et lecteurs

D. Marcotte, « Le *Périple de la mer Érythrée* dans son genre et sa tradition textuelle » 7-25

P. Arnaud, « Le *Periplus Maris Erythraei* : une œuvre de compilation aux préoccupations géographiques » 27-61

J. Desanges, « L'excursus de Pline l'Ancien sur la navigation de mousson et la datation de ses sources » 63-73

De l'Égypte à l'Inde

B. Fauconnier, « Graeco-Roman merchants in the Indian Ocean : Revealing a multicultural trade » 75-109

Mer Rouge et Afrique

P. Pomey, « À propos des navires de la mer Érythrée : découvertes récentes et nouveaux aspects de la question » 111-132

S. Sidebotham & I. Zych, « Results of Fieldwork at Berenike: A Ptolemaic-Roman Port on the Red Sea Coast of Egypt, 2008-2010 » 133-157

V. Bucciantini, « The Limits of Knowledge: Explorations of and Information from the Horn of Africa to the East African Coast in the Graeco-Roman Tradition » 159-176

Arabie

M. Bukharin, « The Coastal Arabia and the adjacent Sea-Basins in the *Periplus of the Erythrean Sea* (Trade, Geography and Navigation) » 177-236
J. Schiettecatte, « L'Arabie du Sud et la mer du IIIe siècle av. au VIe siècle apr. J.-C. » 237-273
A. Rougeulle, « Syagros et autres établissements côtiers du Hadramawt préislamique. Note archéologique » 275-291

Golfe

J.-Fr. Salles, « Le Golfe persique dans le *Périple de la mer Érythrée* : connaissances fondées et ignorances réelles ? » 293-328

Inde

F. De Romanis, « On *Dachinabades* and *Limyrike* in the *Periplus Maris Erythraei* » 329-340

Héritages

Cl. Allibert, « Les réseaux de navigation du début de l'ère chrétienne au XVIe siècle Rencontre de populations, échanges commerciaux et matrimoniaux, concurrence à l'ouest et à l'est de Madagascar » 341-357
É. Vallet, « Le *Périple* au miroir des sources arabes médiévales. Le cas des produits du commerce » 359-380

LE *PÉRIPLE* AU MIROIR DES SOURCES ARABES MÉDIÉVALES LE CAS DES PRODUITS DU COMMERCE

‘Allān b. Ḥassūn était un marchand juif établi en Égypte dans la première moitié du XIIe siècle de notre ère. Plusieurs lettres, rédigées au cours des voyages qu’il effectua au cours de sa jeunesse en mer Rouge puis vers l’Inde, ont été par chance conservées au sein de ce « cimetière de manuscrits », nourri au fil des siècles dans l’une des réserves de la synagogue Ben Ezra du Vieux Caire, prolifique fonds documentaire plus connu sous le nom de Geniza du Caire[1]. Dans la plus ancienne missive retrouvée, qui fut envoyée depuis Aden, peut-être lors de son premier voyage, ‘Allān retrace les différentes transactions conclues dans les escales africaines séparant le port égyptien de ‘Aydāb de celui d’Aden, pour l’essentiel des robes emportées avec lui depuis l’Égypte – sans que l’on en sache davantage sur la nature même de ces produits :

« J’ai vendu des robes (*aksiyā*) à Dahlak auprès de Sirāğ {à condition qu’il} les garde jusqu’à ce que nous revenions dans le Kārim (*ḥattā narği‘ fī al-Kārim*). Je lui ai vendu les robes pour 40 *miṯqāl*[2]. De même à Bāḍi‘ à Ibn Nāğī des robes pour 4 *miṯqāl* et aussi à Sawākin à ‘Abd al-Razzāq 20 *miṯqāl* », écrit-il à son oncle et beau-père, ‘Arūs b. Joseph, resté à Fusṭāṭ/Le Caire[3]. À Aden, il écoula aussi deux types d’étoffes de provenance égyptienne, des *maqṭa‘*, pièces de lin le plus

1. Pour une présentation générale de ce fonds, se reporter à Goitein 1967, p. 1-28. Une partie des lettres de la Geniza concernant l’océan Indien ont été depuis éditées dans Goitein & Friedman 2008. Les lettres de ‘Allān b. Ḥassūn ont été présentées, éditées et traduites en anglais dans Goitein 1987.

2. Unité de compte monétaire, le *miṯqāl* équivaut à 4,46 grammes d’or (Hinz 1965, p. 4 et 11).

3. Extrait de la lettre TS 10 J 16, f. 1, éditée en arabe et traduite en anglais dans Goitein 1987, p. 454-455 et 457-458.

Topoi Suppl. 11 (2012)
p. 359-380

souvent utilisées comme turban[4] et des *fūṭa*, tissus de plus grande taille à base de coton, utilisés comme pagnes[5].

Toutefois, ne parvenant pas à écouler le corail et le storax qu'il avait emportés depuis l'Égypte, ʻAllān b. Ḥassūn se mit en tête de partir pour l'Inde où il espérait trouver preneur. Après tout, l'Inde, vue d'Aden, ne semblait-elle pas toute proche ? La fin de l'été, qui marquait aussi le terme de la saison de navigation vers l'Inde, s'annonçait sans doute et le passage vers cet eldorado des marchands était tentant pour un jeune homme avide d'expérience. ʻAllān partit, contre l'avis de son oncle, qui aurait prudemment souhaité que son neveu de marchand regagne le havre familial sur les bords du Nil. Son trajet ne nous est pas connu en détail mais une seconde lettre, plus tardive, retrace les conditions de l'une de ses arrivées en Inde : alors que le navire sur lequel il avait embarqué devait rejoindre Sindābūr (Goa), ʻAllān se retrouva finalement dans une ville identifiée comme Manǧarūr (Mangalore), au nord du Malabar, qu'il dut quitter précipitamment, en raison d'une révolte, pour le port voisin de Fākanūr. En Inde, il trouva acquéreur pour les produits qu'il lui restait et put acheter en retour des textiles (soie ou cotonnades), du fer, du poivre et du nard (*sunbul*)[6].

De l'Égypte vers l'Inde, le trajet de ʻAllān b. Ḥassūn et le récit qu'il en a laissé ne manquent pas de similitudes avec les données du *Périple*. Fidèle, en quelque sorte, à la logique de l'itinéraire antique, le marchand venu d'Égypte avait remonté le Nil, gagné le port de ʻAyḏāb sur la mer Rouge, avant de longer la côte africaine jusqu'aux îles Dahlak, situées non loin de l'ancienne Adulis[7]. Depuis Aden, autrefois Eudaimon Arabia[8], il avait eu ensuite la possibilité de relier directement la côte méridionale de l'Inde depuis le sud de l'Arabie… sans éviter quelques déboires ! Si ʻAllān b. Ḥassūn avait dû recenser à la façon de l'auteur du *Périple* les produits échangés dans tous les ports qu'il avait fréquentés, il serait arrivé à un résultat assez proche. Selon le texte antique, des tissus fabriqués en Égypte n'étaient-ils pas vendus sur les ports de la rive occidentale de la mer Rouge

4. Sur cette étoffe, voir Dozy 1845, p. 180 n. 2 et Goitein 1967-1990, IV, p. 409 n. 222.

5. Sur les *fūṭa*, voir Dozy 1845, p. 339-342 ; Serjeant 1942-1951, p. 133 et Goitein 1967-1990, IV, p. 129 et 385 n. 157.

6. Lettre TS AS 156.237 et 238, éditée et traduite dans Goitein 1987, p. 455-456 et 459-463.

7. Cf. *Périple de la mer Erythrée* (ci-après *Périple*), § 1-6.

8. *Périple*, § 26.

(Adulis) et du Yémen[9] ? Quant au corail et au storax, ne pouvaient-ils pas être écoulés aussi bien en Arabie que dans l'Inde du Sud[10] ?

Le cas de ʻAllān b. Ḥassūn n'est pas isolé – même s'il est rare d'avoir des récits aussi détaillés d'aventures commerciales de la mer Rouge vers l'Inde pour la période pré-moderne. D'autres exemples d'entreprises marchandes, réellement effectuées dans l'aire indo-océanique à l'époque de ʻAllān b. Ḥassūn[11], pourraient donner l'impression d'une assez grande stabilité des conditions de l'échange, depuis le Ier siècle jusqu'au XIIe siècle de notre ère au moins, principal siècle couvert par la Geniza du Caire. Lire le *Périple* à l'aune des sources médiévales arabes offre parfois un curieux effet de miroir, qui n'est pas seulement le fruit d'une heureuse coïncidence. Non que le *Périple* ait eu une quelconque postérité directe dans l'univers lettré de l'Islam, mais il est le premier à fixer les contours d'une « géographie économique » de l'océan Indien, encore largement opératoire au cours des siècles suivants, jusqu'à ce que le contournement du cap de Bonne-Espérance ne vienne, pour une part, bouleverser les circuits et les conditions mêmes de l'échange. Le *Périple* n'est certes pas le premier à évoquer ces *exotica* qui pénétrèrent lentement le marché romain à la fin du premier millénaire avant l'ère chrétienne[12], mais il constitue bel et bien le premier jalon d'une histoire globale du commerce dans l'océan Indien. Il est le premier à jeter un éclairage vif – mais éphémère – sur les routes et les flux, le mouvement des hommes et des biens unissant les différentes rives de l'espace océanique « érythréen », avant que d'autres instantanés, plus tardifs mais tout aussi discontinus, ne viennent évoquer les activités mercantiles des Indes. Pour un érudit du XVIe siècle comme Ramusio, cherchant dans l'histoire la préfiguration de la grande geste des Découvertes de son temps, la périplographie antique, à commencer par le *Périple* d'Arrien, trouvait son prolongement naturel dans les récits des voyageurs médiévaux, de Marco Polo à Niccolo de Conti, ou de ses contemporains capitaines, navigateurs et secrétaires partis à la conquête de terres lointaines. Cette pratique de l'anthologie, qui pose les textes comme autant de balises sur la longue route de l'essor de l'Occident, laisse de côté tout un pan des cultures médiévales – à savoir la culture arabo-islamique – qui se fit à sa façon l'héritier d'une grande partie des savoirs antiques.

---

9. Cf *Périple*, § 6 (à Adulis, « mantelli barbari non cardati di produzione egiziana, vesti di Arsinoe, *abollai* colorate di imitazione, fazzoletti di lino »), § 7 (à Avalitès, « assortimento di mantelli barbari ») et § 24 (à Muza, « tessuto, *abollai*, non molte coperte, semplici et di foggia locale »).

10. Storax : *Périple*, § 24 (Muza), 28 (Kanê), 49 (Barygaza). Corail : § 49 (Barygaza) et 56 (Muziris).

11. Voir notamment les dossiers concernant Joseph al-Lebdi et Abraham b. Yijū dans l'India Book (Goitein & Friedman 2008, p. 167-282 et 551-800).

12. Cf. Miller 1969, p. 1-5 ; Parker 2002, p. 42-45.

Confronter le *Périple* à l'abondant corpus des sources arabes médiévales pose donc tout d'abord la question de l'inscription de ce texte dans la longue durée. Force est de constater que l'œuvre a été essentiellement lue et interprétée par les historiens dans un cadre bien délimité, celui des échanges entre Rome – puis Byzance – et l'Inde entre le Ier siècle avant et le VIe siècle de l'ère chrétienne. Dans les dernières décennies, les données qu'elle recèle ont été surtout passées au crible des découvertes de l'archéologie ou de l'apport d'autres sources écrites (œuvres littéraires, documents de la pratique sur papyrus, etc) qui lui étaient contemporaines [13]. Le *Périple* a néanmoins été rarement intégré à des histoires portant sur une plus longue période, l'apparition de l'Islam constituant une barrière chronologique incontournable, manifeste dans les premières tentatives de synthèse sur l'histoire de l'océan Indien réalisées dans les années 1980-1990, qui commencent toutes avec le VIIe siècle de l'ère chrétienne [14]. Les histoires globales plus récentes, tout en intégrant l'horizon chronologique du *Périple*, ont encore du mal à se démarquer de cette césure, pourtant problématique lorsque l'on s'intéresse à l'histoire matérielle des échanges [15]. Le commerce du poivre, celui de l'encens ou de l'ivoire, qui occupent le devant de la scène dans le texte antique, ont-ils été profondément bouleversés par la formation de l'Islam ? Les continuités dans ce domaine ne l'ont-elles pas au contraire emporté ?

Intégrer le *Périple* à une telle histoire, écrite sur la longue durée, ne signifie pas composer un récit linéaire, qui comble tous les blancs séparant les grands textes « balises » qui scandent la ou les rencontres entre sociétés méditerranéennes et monde de l'océan Indien. Cela ne signifie pas non plus s'en tenir à une équivalence immédiate entre le texte et le monde qu'il décrit, tant cet « acte de naissance » de l'océan Indien comme entité économique qu'est le *Périple* ne livre qu'une image partielle de l'océan Indien saisi dans son unité. En offrant une description en apparence cohérente et ordonnée de la réalité, le texte pourrait nous laisser croire qu'il l'épuise et la couvre en son entier. Pourtant, sans parler même des « angles morts » ou des « zones d'ombre » repérées de longue date par les commentateurs (le Golfe Persique, la côte sud de l'Afrique de l'Est ou l'Asie du Sud-Est à peine effleurées), il n'est guère difficile de relever certaines des illusions que produit le texte : celle d'une aire entièrement pacifiée, de relations denses et régulières entre les cités portuaires, et de marchés à l'approvisionnement stable et uniforme. Nul doute que le recours à d'autres sources permette de déconstruire cette image figée et par trop idyllique du commerce de l'océan Indien et de mieux mesurer, ainsi, comment le *Périple* construit et agence des réalités sans doute beaucoup plus complexes et mouvantes. Avant d'examiner nos textes comme témoignage, il

13. Voir par exemple Sidebotham 1986, Desanges 1988 ou Tomber 2008 et les introductions de Casson 1989 et Belfiore 2004.

14. Chaudhuri 1985 et 1992 ; Wink 1990-2004.

15. Voir par exemple Pearson 2003 ; Beaujard 2005 et 2009 ; Sheriff 2010.

convient donc de les saisir comme geste d'écriture, en revenant aux modalités de mise en forme d'un savoir sur l'océan Indien partiel et orienté.

La place à part du *Périple de la mer Erythrée* au sein du genre périplographique a été souvent soulignée [16]. Le premier texte en langue arabe spécifiquement consacré à la description de l'Asie maritime, daté de 851 de l'ère chrétienne, joue un rôle tout aussi singulier. Les points communs entre les deux ouvrages ne manquent pas : tout comme le *Périple*, la *Relation de la Chine et de l'Inde* (*Aḫbār al-Ṣīn wa-l-Hind*) est une œuvre anonyme brève, émanant vraisemblablement d'un marchand ou d'un voyageur en mer et conservée en un manuscrit unique [17]. Comme lui aussi, elle se présente au premier abord sous la forme d'un itinéraire, suivi par les navires qui gagnent la Chine depuis les rivages de l'Iraq. Mais le jeu des similitudes s'arrête là, tant l'esprit de la *Relation* a peu à voir avec la logique marchande qui préside au texte antique. Avant tout consacrée à la description des trois mers – mer du Fārs, du Lār et de Harkand – qui séparent le fond du Golfe de l'Insulinde, et des peuples plus ou moins barbares qui les bordent, la *Relation de la Chine et de l'Inde* ne s'intéresse guère aux ports, encore moins aux produits du commerce [18]. Le texte, complété au début du xe siècle par le savant Abū Zayd al-Sīrāfī, connut une certaine diffusion dans le cadre de l'*adab*, cette littérature de l'honnête homme qui fut élaborée en milieu bagdadien avant d'irriguer les principales villes du califat. Mais les amateurs de belles-lettres y ont-ils cherché autre chose que des récits qui donnaient vie à la frontière séparant le monde civilisé de l'Islam de son « au-delà » méridional ? Force est de constater que la *Relation* fut moins perçue comme un guide des mers du Sud que comme un réservoir d'anecdotes qui alimentèrent rapidement, au moins en partie, une littérature dite des « merveilles de l'Inde » (*'aǧā'ib al-Hind*) [19]. Deux ouvrages appartenant à ce genre ont été conservés pour la seconde moitié du xe siècle [20]. Tous deux abandonnent totalement le cadre

16. Par exemple Casson 1989, p. 8 ou Belfiore 2004, p. 22-23.

17. Pour une présentation détaillée de l'œuvre, voir l'introduction de Sauvaget 1948 et Miquel 1967, p. 116-127.

18. Pour l'ensemble du subcontinent indien, seul l'emporium méridional de Kūlam est mentionné.

19. Sur cette littérature, voir l'étude très suggestive de Zadeh 2011.

20. Cf. Miquel 1967, p. 127-132. Le premier ouvrage, longtemps attribué de manière erronée à Buzurg b. Šahriyār, a été édité et traduit à partir d'un manuscrit unique (Aya Sofia 3306) dans van der Lith & Devic 1883-1886, puis retraduit dans Sauvaget 1951. Le second ouvrage, récemment découvert au sein d'une encyclopédie arabe tardive, porte le titre d'*al-Ṣaḥīḥ min aḫbār al-bihār wa-'aǧā'ibihā* et aurait été composé en Égypte par un certain Abū 'Imrān al-Awsī al-Sīrāfī dans la seconde moitié du xe siècle (al-Hadi 2006). Je remercie Jean-Charles Ducène pour les informations communiquées à ce sujet.

narratif de l'itinéraire nautique pour adopter la forme d'un recueil d'anecdotes, rapportées par des auteurs divers et juxtaposées sans fil conducteur apparent. Dans ce mélange plaisant, le commerce maritime n'est guère plus qu'une toile de fond justifiant l'évocation de « merveilles » naturelles, d'histoires divertissantes ou étonnantes, que le public savant ne prenait sans doute guère au sérieux [21].

La forme même de l'itinéraire terrestre ou maritime est pourtant abondamment présente dans les traités géographiques en langue arabe qui fleurissent à partir du IXe siècle. Bien que s'appuyant en partie sur l'héritage ptoléméen, cette « géographie » nouvelle, forgée dans le contexte de la centralisation administrative abbasside, s'attache d'abord à l'inventaire des distances séparant les principales localités de l'Empire islamique et à la description raisonnée des principales régions qui le composent [22]. Il est toutefois à noter que la mention de ces itinéraires et la présentation des villes qui y correspondent sont presque systématiquement détachées de toute évocation concrète des possibilités offertes par le commerce. Certains, comme l'*Aḥsan al-taqāsīm fī ma'rifat al-aqālīm* (La « meilleure répartition de la connaissance des climats ») d'al-Muqaddasī (m. 1000) abordent plus en détail les conditions du commerce, mais dans des sections thématiques portant sur l'ensemble d'une région, et non dans les rubriques consacrées à une ville ou un port en particulier, à l'instar de ce passage extrait du chapitre sur l'Arabie :

> « Le Yémen est un gisement pour les tissus *'aṣā'ib* [23], la cornaline, les peaux et les esclaves. Vers Oman convergent tous les ingrédients de pharmacopée, tous les parfums, dont le musc, ainsi que le safran, le bois de brésil, le teck, le bois de *sāsim* [24], l'ivoire, les perles, le brocart, l'onyx, les rubis, l'ébène, la noix de coco, le camphre, l'*iskandarūs* (?), l'aloès, le fer, le plomb, le bambou, la porcelaine, le santal, le verre, le poivre, etc. À Aden on trouve en outre l'ambre, les tissus de lin fin (*šurūb*), les écailles de tortue, les [esclaves] abyssins, les eunuques, les peaux de

21. Seule l'anecdote XV évoque précisément une transaction effectuée dans une localité proche de Fanṣūr (Barus), avec du fer, du cuivre, du kohl, des perles de verre et des étoffes (VAN DER LITH & DEVIC 1883-1886, p. 29-30). Sur la mise en question de la littérature des merveilles par certains savants arabes d'époque abbasside, cf. ZADEH 2011, p. 7-8.

22. MIQUEL 1967, en particulier chapitres III et VIII. Les *masālik wa-mamālik* d'Ibn Ḫurradāḏbih (m. 911), véritable initiateur de la géographie administrative, se composent ainsi en grande partie d'itinéraires, parmi lesquels la route maritime conduisant à l'Extrême-Orient (DE GOEJE 1889, p. 61-72).

23. Cf. DOZY 1845, p. 300 et suiv.

24. Type de bois proche de l'ébène

tigres, et tant d'autres produits que nous ne pouvons détailler sous peine d'allonger beaucoup ce livre[25]. »

L'énumération, longue, n'a rien à envier à certaines des listes du *Périple*, mais elle s'en écarte par bien des aspects : volontairement incomplète, elle vise d'abord à impressionner le lecteur, en se concentrant sur des produits rares et exotiques, considérés comme des « spécialités » des places marchandes du Yémen et de l'Oman. Elle fait écho dans l'œuvre d'al-Muqaddasī à d'autres énumérations d'objets ou de marchandises propres à chacune des provinces du califat, l'ensemble donnant l'idée de la profusion des richesses concentrées sur les terres de l'Islam. Al-Muqaddasī ne s'adresse pas ici au négociant désireux de savoir où se font les meilleures affaires, mais à l'honnête homme, en restant dans un registre qui ne se départ pas de celui des merveilles.

Les traités de géographie arabe, avant et après al-Muqaddasī, ne constituèrent de fait jamais des guides pour les marchands mais relevaient bien plutôt d'une lecture impériale de l'espace, menée par une discipline qui resta longtemps marquée par son identité originelle de « fille du califat de Bagdad[26] ». De fait, la question, centrale pour l'auteur du *Périple*, des sites d'approvisionnement en marchandises indo-océaniques n'intéressait sans doute guère le public lettré arabe. Peu importait pour lui de savoir ce que l'on trouvait précisément dans des ports de l'Arabie, comme Ǧidda, al-Sirrayn, Ġulāfiqa ou encore Mascate, pourtant minutieusement énumérés et décrits par les géographes (mais sans évoquer les biens que l'on pouvait y acquérir). Il était en revanche essentiel pour ces auteurs de redire que le Yémen et l'Oman, portes de l'Inde et de la Chine, recelaient des trésors qui ne se trouvaient nulle part ailleurs, et dont la valeur inestimable se devait d'être connue des gens de qualité.

Cette préoccupation explique largement la floraison à une date précoce d'une littérature de marchands et d'hommes de métier – d'experts dirions-nous aujourd'hui – portant sur les objets du commerce, et plus particulièrement sur les critères permettant d'évaluer leur qualité. Certaines catégories de « marchandises », comme les pierres précieuses, les simples de la pharmacopée font dès le IXe siècle l'objet de traités particuliers se rattachant aux sciences physiques ou médicales[27]. D'autres ouvrages, se présentant explicitement comme des manuels de négoce, insèrent leurs conseils sur la qualité des produits au sein de considérations plus générales sur les moyens de s'enrichir en négociant, et de conserver la fortune acquise. Le *Kitāb al-tabaṣṣūr bi-l-tiǧāra* (« De la clairvoyance en matière commerciale ») en constitue le prototype sans doute le plus ancien, même si

25. De Goeje 1906, p. 97, traduit par nos soins.

26. Miquel 1967, p. 1.

27. Cf. *EI²*, « Ḏjawāhir » (sur les pierres précieuses), XII, p. 250 et « Adwiya », I, p. 212 (sur les simples de la pharmacopée).

l'identification de son auteur reste sujette à caution[28]. S'il n'est probablement pas l'œuvre du grand homme de lettres abbasside Ǧāḥiẓ (m. 869) comme le manuscrit l'affirme, les données qui y sont rapportées correspondent bien à l'univers des marchands persans des IXe et Xe siècles, qui travaillaient pour la cour abbasside ou pour l'élite fortunée de Bagdad ou de Nishapur. L'auteur entend y recenser « les caractéristiques des produits estimés dans tous les pays : articles de luxe, objets précieux, joyaux qui atteignent une grande valeur, afin que [son traité] enrichisse les notions des hommes déjà instruits par l'expérience et serve d'auxiliaire à ceux qui ont déjà été formés par différentes sortes de métiers et d'activités[29] ». Après quelques maximes introductives exhortant le marchand à se déplacer vers les cieux les plus propices à ses affaires, l'opuscule offre ainsi une présentation hiérarchisée des produits, en commençant par les moyens de juger de la qualité de l'or et de l'argent (§ 2), des perles et des pierres précieuses (§ 3-6), des « parfums, essences et bonnes odeurs » (§ 7), des étoffes, peaux et teintures (§ 8-13), des animaux utilisés pour la chasse (§ 17). Pour faire bonne mesure, l'auteur y a intercalé une liste des « marchandises rares » classées par régions (et non par ports), en commençant par l'Inde et la Chine (§ 15-16), sous une forme qui rappelle celle que nous avons déjà vue avec al-Muqaddasī. Par ailleurs, le *Kitāb al-išāra ilā maḥāsin al-tiǧāra* (« Évocation des bienfaits du commerce ») d'Abū l-Faḍl Ǧa'far b. 'Alī al-Dimašqī (XIe siècle) offre un autre exemple du même type d'ouvrage, mais dans un contexte plus tardif et plus occidental[30]. Les produits mentionnés sous une forme de catalogue sont beaucoup plus variés, reflet d'un commerce diversifié principalement méditerranéen, même si les produits indo-océaniques (perles et pierres précieuses, épices et aromates en particulier) sont loin d'être absents[31].

Tous ces textes portent la marque de l'enrichissement spectaculaire des sociétés du Proche-Orient entre le VIIIe et le XIe siècle, de leur familiarité plus grande avec les produits indo-océaniques et du degré de raffinement atteint par leurs modes de consommation[32]. Mais ils ne contribuent guère, au premier abord, à appréhender cette « géographie économique » des rivages de l'océan Indien mise en lumière quelques siècles auparavant par le *Périple*. Par chance, certains documents de la pratique apportent à l'historien des données plus ancrées dans l'exercice courant

28. Cf. Pellat 1954.

29. Pellat 1954, p. 154.

30. Sur ce texte, voir l'édition anonyme de 1318 H./1900, les études de Ritter 1917 et Cahen 1962, ainsi que la traduction en français de Seddik 1994.

31. Voir notamment Anonyme 1318/1900, p. 12-18 (pierres précieuses), 19-25 (aromates), 64-65 (épices de l'Inde).

32. Voir à ce sujet l'étude pionnière de Goitein 1957, dont les pistes ont été malheureusement jusqu'à présent peu prolongées ou discutées.

et concret du commerce, qu'il s'agisse de fonds d'origine privée comme les lettres de la Geniza, ou d'origine étatique comme les archives de l'administration d'Aden aux XIIIe-XIVe siècles. Ce dernier ensemble documentaire, récemment découvert, est composé d'une part des règlements en vigueur dans ce grand port médiéval de l'Arabie du Sud à la fin du XIIIe siècle et au cours du XIVe siècle ; d'autre part des tarifs douaniers, établis ou renouvelés à trois moments différents entre la fin du XIIe siècle et la première moitié du XIVe siècle[33]. Dix listes, se recoupant en grande partie, indiquent les produits taxés susceptibles d'arriver dans le port, ce qui en fait une source exceptionnellement riche pour la connaissance des marchandises circulant dans l'océan Indien occidental. Les tarifs nous donnent des noms de 500 variétés de produits environ, mais leur apport ne se limite pas à cela, puisqu'ils nous livrent aussi, de façon plus aléatoire, des indications sur la provenance ainsi que des indications sur la valeur relative des produits. En recoupant l'ensemble de ces données, il est possible de recenser les marchandises susceptibles d'être importées à Aden entre les XIIe et XIVe siècles depuis les principales régions bordières de l'océan Indien et de ses mers adjacentes : le Yémen et La Mecque, l'Abyssinie et l'Égypte, le Golfe, l'Inde et la côte swahilie (désignée sous le nom de pays des Zanǧ), autant de littoraux couverts par la description du *Périple*[34]. Confrontées aux documents de la Geniza, les archives rasūlides du port d'Aden offrent ainsi un riche aperçu des flux de commerce observables à un millénaire de distance du *Périple* et constituent un terrain particulièrement fructueux pour mener une comparaison systématique, en particulier en ce qui concerne les produits du négoce. Ainsi émerge, en marge des corpus lettrés et savants de l'Islam, une « géographie économique » de l'océan Indien dans les derniers siècles du Moyen Âge qui se lit dans les vestiges fragmentaires involontairement laissés par les marchands qui expérimentèrent cet espace.

De la lecture du *Périple* émergent aisément quelques produits emblématiques : aux ports de l'Afrique de l'Est est tout particulièrement attaché l'ivoire (§ 3, 6, 7, 13, 17), à ceux de l'Arabie du Sud l'encens (§ 28 et 32). Les cotonnades sont produites « en abondance » dans la région de Barygaza (§ 49) tandis que Muziris est le débouché naturel du pays du poivre (§ 56). Cette géographie sommaire vaut encore largement pour les siècles médiévaux et c'est par ces quatre produits fameux qu'il nous faut maintenant commencer notre exploration.

Ne nous attardons pas sur le cas bien connu du poivre, dont l'importation dans le monde méditerranéen via la mer Rouge ne cesse pas jusqu'à la fin du XVIe siècle,

---

33. Ces documents ont été préservés dans deux manuscrits uniques, *Nūr al-ma'ārif* (Ǧāzim 2003) et le *Mulaḫaṣ al-fiṭan* (ms Biblioteca Ambrosiana, Milan, H130 et traduction anglaise dans Smith 2007). Pour une présentation détaillée de ce fond, se reporter à Vallet 2010, p. 24-27, 69-111.

34. Pour une application de cette méthodologie aux produits du commerce importés depuis l'Égypte (et le monde méditerranéen), voir Vallet 2007.

même si les volumes et les modalités de ce commerce connaissent des variations importantes au fil des siècles. Après une éclipse relative au cours des premiers temps de l'Islam [35], le commerce du poivre par la voie « érythréenne » réapparaît en pleine lumière dès le XIe siècle, avec la circulation annuelle des marchands du Kārim entre le Yémen et l'Egypte [36]. Dans les lettres de la Geniza écrites depuis l'océan Indien, le poivre revient d'ailleurs à maintes reprises – c'est autour de lui que tourne, à Aden, une grande partie du commerce entre marchands venus d'Égypte et marchands arrivés de l'Inde [37]. En ce dernier port, les ballots d'épices, composés majoritairement de poivre, étaient parfois si gros, à la fin du XIIIe siècle, qu'ils devaient être redécoupés pour pouvoir passer la porte de la douane [38]. Cette importance n'alla pas en diminuant aux XIVe et XVe siècles, lorsque le poivre se trouva au centre des rivalités politiques et économiques entre puissances riveraines de la mer Rouge [39]. Dominé par les armateurs musulmans de Calicut, le négoce poivrier connut peut-être alors un premier apogée dans la seconde moitié du XVe siècle, avec une augmentation très significative des quantités importées en Méditerranée aboutissant à une baisse importante du prix du poivre [40]. Le contournement du Cap de Bonne-Espérance ne mit pas fin à cette antique route des épices car jusqu'à la fin du XVIe siècle, la majeure partie du poivre destiné au monde méditerranéen et à l'Europe du Nord continua d'emprunter cette voie [41]. Ces quelques jalons ne prétendent pas épuiser l'histoire très riche de cet « or noir » et des épices sur la longue durée. Il manque à ce sujet encore une véritable synthèse historique, alors même que les données sont abondantes.

Si l'Inde du Sud reste bel et bien jusqu'à l'époque moderne le « pays du poivre » [42], l'Inde du Nord-Ouest est celui du coton. Les navires qui, à la fin du

---

35. Voir par exemple la mention du stockage de poivre à Fusṭāṭ, pour une valeur de 20 000 dinars, à la fin du VIIe siècle, alors que l'Égypte est depuis un demi-siècle sous domination arabe (Bouderbala 2008, p. 112). Sur le commerce des épices en Méditerranée entre Ve et IXe siècle, voir Mc Cormick 2001, p. 710-715.

36. Sur les débuts du Kārim, voir Garcin 1976, p. 101-102 et Vallet 2010, p. 471-482.

37. Voir par exemple la lettre TS 20.137 (*India Book* II, 23) qui évoque l'attente des marchands de poivre, à la fin de saison, alors que les marchands venant depuis l'Égypte ne sont pas encore arrivés (Goitein & Friedman 2008, p. 342-343).

38. Ǧāzim 2003, p. 500.

39. Vallet 2010, p. 482-539, 627-670.

40. Cf. Lane 1968 ; Ashtor 1973, p. 33-35, 38-40 ; Ashtor 1976, p. 28-30 ; Vallet 2011.

41. Cf. les études pionnières de Lane 1940.

42. Expression de Jekuthiel al-Ḥakīm, marchand de la Geniza dans le document ULC Add. 3421 (*India Book*, I, 1), Goitein & Friedman 2008, p. 172

XIIIe siècle, atteignent Aden depuis Cambay et le golfe du Gujarat sont, selon les archives rasūlides, chargés de tissus indiens[43]. Les tarifs douaniers du grand port de l'Arabie permettent même de préciser les différentes variétés de ces cotonnades non teintes (*ḫām*) ou, plus souvent encore, imprimées (*maḥābiš*). Ces dernières sont distinguées selon leur provenance et leurs couleurs : rouge avec motifs, bleu avec motifs, rouge et bleu avec motifs[44] – une typologie largement confirmée par l'analyse des fragments de textiles indiens les plus anciens retrouvés au Caire et conservés aujourd'hui dans la collection Newberry (Ashmolean Museum)[45]. À l'orée du XVIe siècle, la fortune des Gujaratis dans l'océan Indien avait encore pour base matérielle le commerce de ces étoffes, adaptées au goût des différentes régions qu'ils desservaient de part et d'autre de l'océan Indien, de Ǧidda au détroit de Malacca[46]. Dans quelle mesure ces cotonnades imprimées médiévales sont-elles les héritières des étoffes indiennes mentionnées par le *Périple* ? Ce dernier reste vague, évoquant surtout des « tissus de tout type » (§ 49) ou des tissus « ordinaires en grande quantité » (§ 48). Seuls émergent ces tissus fins (σινδόνες) identifiés à de la mousseline, et les étoffes « mauves » (μολόχινον) (§ 48, 49 et 51) dont les correspondants matériels médiévaux ne peuvent qu'être très hypothétiquement assurés[47]. Si des fragments de textiles indiens en coton des IIIe-Ve siècles ont bien été archéologiquement retrouvés sur le site égyptien de Bérénikè[48], les plus anciens vestiges attestés de cotonnades teintes en rouge ou bleu ne remontent pas au-delà du Xe siècle. Leur introduction tardive dans le commerce indo-océanique, au cours du premier millénaire après Jésus-Christ, explique-t-elle leur absence dans le *Périple* ? Il nous est pour l'heure impossible de trancher.

---

43. Ǧāzim 2003, p. 495.

44. Cotonnades de Cambay : Ǧāzim 2003, 410-6, 426-5, 428-3, 466-2, 468-1 [le premier chiffre renvoie à la page, le second à la place du produit dans la page]. D'autres cotonnades étaient aussi importées depuis Broach, Somnath et al-Qaṣ/Bhadresvar.

45. Barnes 1997a et b. Les datations au carbone 14 ont permis d'identifier au sein de cette collection des fragments d'étoffe s'étalant du Xe au XVe siècle. Les premières études sur ce matériau remontent à Pfister 1936 et 1938. Du matériel similaire a été retrouvé sur le site médiéval de Quṣayr al-Qadīm, lors des fouilles menées en 1978 et 1980 par Donald Whitcomb (cf. Vogelsang-Eastwood 1990).

46. Voir à ce sujet la description fameuse de Tomé Pires dans sa *Suma Oriental* (Cortesao 1945, p. 43) : « It has all the silks there are in these parts, all the different kinds of cotton material, of which there must be twenty, all of great value ». Sur la confection de décors imprimés en fonction des attentes des populations locales, cf. Barnes 2004, p. 140-141.

47. On pense ici particulièrement à l'étoffe de type *lānis*, mousseline rouge très recherchée entre XIe et XVe siècle qui était fabriquée dans le sud de l'Inde, mais à base de soie (Goitein 1967, p. 454, n. 53 ; Serjeant 1942-1951, p. 217 ; Ramaswamy 1985).

48. Wild & Wild 1998, p. 236.

Depuis l'Afrique de l'Est du *Périple*, d'Adulis à la région d'Azania, émerge un ensemble de produits que l'on retrouve, presque à l'identique, dans les descriptions d'époque abbasside[49]. Deux siècles plus tard, les tarifs douaniers d'Aden signalent encore que l'ivoire, la myrrhe ou le copal, et les esclaves font encore le gros des exportations depuis le pays des Zanǧ[50]. Quant à l'encens du Yémen (*lubān*), il offre aussi un bel exemple de permanence. Bien que la route caravanière de l'encens se soit depuis longtemps effacée dans l'intérieur de l'Arabie, l'exportation d'encens depuis les ports du Ḥaḍramawt et du Dhofar (al-Šiḥr, Ẓafār, Mirbāṭ) reste notable au cours de la période médiévale[51]. Entre les XIIe et XIVe siècles, si ce n'est au-delà, l'extraction et la commercialisation du *lubān* suit des modalités proches de celles attestées par le *Périple* : l'encens y est monopole royal, et vendu au seul profit des sultans selon des règles strictement définies, comme l'attestent aussi bien les archives rasūlides que les récits des voyageurs[52].

Tout aussi frappante est la stabilité apparente de la structure des exportations de l'Égypte vers le monde indo-océanique[53]. La liste rasūlide des marchandises venant d'Égypte (et plus largement du monde méditerranéen) taxées à Aden au XIIIe siècle, avant d'être exportées vers l'Inde, offre des similitudes troublantes avec les données du *Périple*. Le corail et le storax y côtoient des métaux recherchés en Inde, comme le fer, le cuivre et l'étain, ainsi que des substances minérales comme l'orpiment, ou des étoffes de lin, spécialité de l'artisanat textile égyptien[54]. L'expédition de masses conséquentes de métaux précieux, or et argent, monnayés ou non, depuis l'Occident vers l'Arabie et l'Inde constitue à la fin du Moyen Âge un autre phénomène observable dans des termes proches de ceux de l'Antiquité[55].

De telles similitudes – faut-il utiliser ici le terme de permanences ? – ne doivent guère étonner et s'expliquent tout autant par la diversité naturelle des régions bordières de l'Océan que par la stabilité relative des usages en matière religieuse, vestimentaire, artisanale ou alimentaire, même si elles n'excluent pas, sur la longue durée, des variations importantes dans la demande – bien difficiles à mesurer –, des glissements dans les itinéraires suivis ou la destination des produits.

---

49. *Cf.* Horton & Middleton 2000, p. 73-79, à partir des *Prairies d'or* d'al-Mas'ūdī.

50. Ivoire : Ǧāzim 2003, 441-1, 441-2, 471-7, 471-8, 478-8, 485-17 ; myrrhe : 454-2, 471-12 ; copal : 434-3 et 4, 471-19 et 20 ; esclaves : 429-11 à 16, 471-1 à 5.

51. Hardy-Guilbert & Le Maguer 2010.

52. Vallet 2010, p. 246-247.

53. Vallet 2007.

54. Cuivre : Ǧāzim 2003, 478-1 ; étain : 478-3 ; fer : 478-9 ; lin : 478-11 ; storax : 478-24 et 33, 478-11 ; corail : 480-20 à 27 ; verre égyptien : 480-30.

55. Sur la fuite de l'or et de l'argent vers l'Arabie et l'Inde au cours de la période médiévale, voir Vallet 2010, p. 229, 234-235 et 665.

Le cas du vin venant d'Italie, de Syrie (Laodicée) ou des montagnes de l'Arabie Heureuse est sans doute l'un des plus éloquents. Abondamment mentionné dans le *Périple* et bien attesté par l'archéologie antique[56], le doux breuvage s'efface partiellement dans les sources médiévales, sans disparaître totalement. L'islamisation d'une grande partie des côtes de l'Océan n'y est sans doute pas étrangère. Du vin circule toutefois entre les mains des marchands de la Geniza, et continue d'être consommé, si ce n'est produit dans un port comme Aden à une date tardive du Moyen Âge[57].

Le goût, prononcé dans le *Périple*, pour les écailles de tortue offre un autre exemple intéressant de survivance antique. Présentes dans au moins dix ports d'après le texte anonyme, elles apparaissent plus discrètement dans les documents de la Geniza – utilisées dans la fabrication de peignes, ou pour l'ornementation de bijoux ou de coffres[58] – et dans les sources yéménites, sous le nom arabe de *ḏabal*. Les tarifs d'Aden recensent trois qualités (excellente *ǧayyid* ; moyenne *wasīṭ* ; minces *ḫafīf*)[59] de ce que le sultan du Yémen al-Muẓaffar Yūsuf désigne comme « le cuir de la tortue indienne ». Il en rappelle d'ailleurs, dans son traité de pharmacopée, les vertus prophylactiques (contre les poux) et cautérisantes lorsque les écailles, réduites en cendre, sont mêlées à du blanc d'œuf[60]. Mais les écailles de tortue n'occupent au XIIIe siècle qu'une place marginale, au regard de ce qu'elle semble être dans le *Périple*. Son rôle de lest des cargaisons paraît en particulier alors supplanté par les cauris, dont les navires de l'Inde n'hésitaient pas à se charger pour éviter de circuler presque à vide[61].

Peut-on pour autant s'en tenir à ces continuités, si fortes soient-elles ? Ne risque-t-on pas de nourrir une approche figée de l'histoire de l'océan Indien sur la très longue durée, telle que la développent, par exemple, les ouvrages de K.N. Chaudhuri[62] ? Une telle démarche n'est valable que si elle est aussi attentive aux écarts, tout autant si ce n'est plus qu'aux continuités. L'archéologie est bien

---

56. Cf. *Périple* § 6, 7, 24, 28, 49, 56. Sur les attestations archéologiques de l'importation de vin méditerranéen, voir par exemple Tomber 2008, p. 156-158.

57. Cf. Margariti 2007, p. 62-63 ; Goitein 1967-1990, V, p. 40 et 223 ; Vallet 2010, p. 145-146.

58. Goitein 1967-1990, IV, p. 130 et 385 n. 163.

59. Ǧāzim 2003, 428-6 à 8 ; 475-17 à 19.

60. Al-Saqqā 1981, p. 147, *s.v. ḏabal*. Pour l'origine indienne de la meilleure qualité des écailles de tortue, cf. Casson 1989, p. 17.

61. Voir en particulier le témoignage d'Ibn Baṭūṭa au XIVe siècle dans Defrémery & Sanguinetti 1853-1859, IV, p. 154.

62. Notamment Chaudhuri 1985, p. 182-202.

sûr d'une aide précieuse pour repérer ruptures et évolutions dans la vie des sites portuaires et des réseaux de commerce. Mais les informations qu'elle livre sont très inégales en ce qui concerne les produits de l'échange, ne serait-ce qu'en raison de la place centrale de la céramique dans la datation des vestiges. Le recours aux sources écrites constitue donc un utile contrepoint, offrant d'autres éclairages pour repérer ces lignes de faille que constitue l'introduction de nouveaux produits, le plus souvent en lien avec l'intégration de nouveaux territoires au commerce indo-océanique.

Cette histoire reste en large part à écrire et nous ne pouvons prétendre atteindre ce but dans le cadre de cet article. Quelques jalons méritent toutefois d'être posés, en partant de l'observatoire yéménite, utile point d'ancrage en raison de l'abondance des sources conservées pour cette région. L'approche habituelle sur le commerce oriental, ordinairement très européo-centrée, fait volontiers de l'Arabie un simple lieu de transit entre ces deux centres majeurs de l'économie ancienne qu'étaient le Bassin méditerranéen et le monde indien. Sans occulter le rôle d'Aden comme point de rencontre des marchands venus d'Égypte et d'Inde – un rôle qu'elle continua de jouer pendant une grande partie du Moyen Âge –, le *Périple* montre bien la participation des marchands de Muza et de Qanê au commerce régional avec des produits diversifiés. Si l'encens occupe le devant de la scène dans la description antique, les premiers textes arabes évoquant le commerce du Yémen mettent plutôt en avant ses productions textiles. Les *burūd* (sg. *burda*), célèbres pièces de laine portant des motifs divers, évoquées par des poètes anté-islamiques et des auteurs abbassides, sont sans doute les lointains héritiers de ces tissus rayés qui étaient vendus à Muza d'après le *Périple*[63]. Mais ils occupent, à compter du VIe siècle au moins, une place centrale dans l'économie de la région. Produits principalement dans les Suḥūl, une région située au cœur du Yémen, non loin de l'ancienne capitale du royaume de Ḥimyār, l'essor des *burūd* yéménites manifeste le basculement du centre de gravité du pays depuis les antiques royaumes sudarabiques des marges du désert jusqu'aux régions de Hauts-Plateaux, propices à l'élevage ovin et à des systèmes de production intégrant agriculture et production artisanale domestique. Cet essor de la production textile s'est accompagné, à une date qui reste encore à déterminer, d'innovations techniques (tissus ikatés[64]) et de l'apparition de premières cultures commerciales, notamment le mémécyle (*wars*), une plante tinctoriale donnant la couleur jaune, dont l'exportation depuis le Yémen est rapportée par de nombreux auteurs des premiers temps de l'Islam[65]. Le lexicographe arabe du IXe siècle al-Aṣmā'ī n'énumère-t-il pas « quatre produits

63. Cf. Serjeant 1942-1951, p. 122 et suiv.

64. Cf. Cornu 1982 et 1991.

65. Sur le mémécyle, voir « Wars », *EI²*, XI, p. 151.

qui ont rempli le monde et qui ne peuvent être trouvés qu'au Yémen. Ce sont le mémécyle (*wars*), l'encens (*kundur*), le guède (*khiṭr*) et les tissus ikatés (*'aṣb*)[66] » ?

Le début du XIIIe siècle voit l'essor d'une autre plante tinctoriale, appelée à faire la fortune des villages d'altitude situés au sud du Yémen : la garance (*fuwwa*). Le processus de diffusion de cette nouvelle culture commerciale est assez bien connu grâce à la description contemporaine laissée par Ibn al-Muǧāwir (m. ap. 1229) :

> « En 615 [1218-1219 de l'ère chrétienne], toutes les montagnes du Yémen cultivèrent la garance et abandonnèrent la culture des grains. En effet, celui qui cultivait le froment et l'orge ne gagnait pour chaque arpent que 5 dinars *malikī*, alors qu'en cultivant la garance il gagnait pour chaque arpent 60 dinars *malikī*. La garance se vendait à Aden en 622 [1225] 76 dinars le *bahār*[67]. Quand les gens virent cela, ils dirent : « Abandonnons tout le reste et cultivons-la. » Tous la cultivèrent, même les esclaves hommes et femmes, les femmes et les cheikhs, les riches et les pauvres[68]. »

Le succès de la garance yéménite ne se démentit pas tout au long des derniers siècles du Moyen Âge. Acheminée vers Aden au printemps, la garance yéménite était ensuite exportée vers l'Inde du Nord, le Gujarat en particulier, où la demande pour cette teinture rouge était particulièrement forte. Un document d'archive rasūlide de la fin du XIIIe siècle le précise clairement : « Ceux qui demandent le plus de garance sont les habitants de Cambay et de Somnath. A Cambay, elle vaut le double d'Aden[69] ». Dès le début du XIIIe siècle se mit donc en place un nouveau cycle d'échanges réguliers, fondé sur l'échange entre la garance yéménite et les cotonnades imprimées de l'Inde septentrionale, portées chaque année par plusieurs gros navires[70]. À la fin du XVe siècle encore, Ludovico di Varthema confirme la présence régulière dans le port d'Aden de 25 vaisseaux chargés de la précieuse plante, attestant l'ampleur atteinte par ce trafic [71].

Significativement, c'est aussi entre le XIIe et le XIIIe siècle que se met en place un système d'exportation à grande échelle des purs-sangs arabes en direction de l'Inde. Les conquêtes de Šihāb al-Dīn al-Ġūrī (1173-1206) à la fin du XIIe siècle, marquant l'établissement d'un puissant sultanat turc autour de Delhi, et les luttes continuelles entre les grandes principautés hindoues qui se partageaient le reste du subcontinent, semblent avoir nourri une forte demande en chevaux venus d'Arabie, en particulier

66. Cité d'après Yāqūt par SERJEANT 1942-1951, p. 132.

67. Environ 300 kg.

68. LÖFGREN 1949, p. 175.

69. ĞĀZIM 2003, p. 182.

70. VALLET 2010, p. 218-223.

71. TEYSSIER 2004, p. 105.

dans le sud de l'Inde qui accédait difficilement aux marchés de l'Asie intérieure[72]. Selon l'historien persan Vaṣṣāf (m. 1323), 10 000 chevaux étaient ainsi exportés depuis le Golfe chaque année vers le Coromandel (actuel Tamil Nadu), vers la région de Cambay et d'autres ports de l'Inde occidentale à l'époque de l'atabeg salġūride Abū Bakr du Fārs dans les années 1220, un chiffre sans doute exagéré[73]. L'île de Qays, au sommet de sa puissance sous la férule marchande des Ṭībī à la fin du XIIIe siècle, exportait chaque année 1 400 chevaux de ses haras particuliers et faisait élever d'autres chevaux sur la côte arabe du Golfe, à al-Qaṭīf, al-Aḥsā', Baḥrayn et Qalhāt, à destination du royaume du Coromandel[74]. Plusieurs centaines de chevaux étaient aussi transportées depuis Aden vers les ports du Malabar, à la suite d'une foire qui se tenait chaque année au mois d'août, sous la protection du sultan rasūlide du Yémen[75]. De tels chiffres furent sans doute rarement dépassés au cours des XIVe et XVe siècle, alors que l'autorité du sultanat de Delhi s'était étendue à la quasi-totalité du subcontinent, mais le contrôle du commerce maritime des chevaux restait encore, à l'arrivée des Portugais, un enjeu majeur dans l'océan Indien[76].

Certes, le commerce des chevaux n'était pas totalement absent du *Périple*, mais à une échelle et selon des modalités radicalement différentes[77]. Il y eut bien au cours de la période médiévale, au tournant du XIIe et du XIIIe siècle, une « révolution équine » des échanges dans l'océan Indien, impliquant la mobilisation de moyens monétaires et techniques (adaptation des navires au transport des chevaux) nouveaux et conséquents. Cette mutation, accompagnée de l'essor d'autres produits comme la garance, n'entraîna pas l'abandon du vieux « fond de commerce » indo-océanique, constitué par les épices, les cotonnades, l'ivoire ou l'encens, mais l'intégra dans des cycles d'échange sans aucun doute plus larges, intégrant plus fortement encore les territoires de l'Inde côtière à l'intérieur de l'Arabie.

Ce tournant du XIIIe siècle ne s'observe pas seulement dans l'apparition de nouveaux produits. Cette période qui inaugure ce que d'aucuns ont appelé le « grand désenclavement du monde »[78] voit aussi une circulation plus dense de voyageurs entre Occident et Orient, renforcée par l'ouverture de l'Asie à la faveur de l'éphémère

72. Kauz 2009, p. 131 et Chakravarti 2009, p. 145-160.

73. Cité par Digby 1982, p. 148.

74. Aubin 1953, p. 94.

75. Vallet 2010, p. 223-227.

76. Bouchon 1992, p. 250 ; Aubin 1973, p. 168-170.

77. *Périple*, § 24 et 28.

78. Expression de Pierre Chaunu reprise par Sallman 2011.

Pax mongolica. C'est dans ce contexte qu'un ancien marchand vénitien passé par de tumultueuses aventures rassemble les informations qui donneront finalement la matière à une description inédite du monde. Le *Livre de l'Inde*, qui constitue un ensemble à part au sein du *Devisement du monde* de Marco Polo, est sans aucun doute le texte médiéval le plus proche par sa forme et son esprit de celui du *Périple* : on y retrouve le même souci d'une description des principales cités littorales, insistant sur leur richesse commerciale, la même volonté de présenter l'océan Indien comme un espace de commerce cohérent, remarquablement complémentaire et unifié, lieu de circulation de produits très divers et de grande valeur (au premier rang desquels les chevaux). Nourri par des informateurs issus du monde des marchands arabo-persans de l'Océan, plongé malgré lui dans un univers de représentations de l'espace indo-océanique qui s'était forgé en Orient au fil des siècles, mais qui était pour lui et pour son public entièrement neuf, Marco Polo dressa le tableau que les auteurs issus des terres de l'Islam n'avait jamais eu besoin de produire. De fait, détaché de toute pratique mercantile régulière et de tout réseau de marchands installés, l'espace du *périple* polien se déployait sous les yeux de ses contemporains avec l'assurance aveugle qu'ont seuls les nouveaux-venus.

Eric VALLET
Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne
UMR Orient et Méditerranée - Laboratoire Islam médiéval

Bibliographie

Sources

S. E. 1318 H./1900
Abū al-Maḥāsin al-Dimašqī, *Kitāb al-išāra ilā maḥāsin al-tiǧāra*, s. e., Le Caire.

AL-HĀDĪ 2006
Abū 'Imrān Mūsā ibn Rabāḥ al-Awsī al-Sīrāfī, *Al-ṣaḥīḥ min aḫbār al-baḥr wa-'aǧā'ibihā*, édité par Y. AL-HĀDĪ, Damas, Dār Iqrā' li-l-ṭibā'a wa-l-našr wa-l-tawzī'.

BELFIORE 2004
S. BELFIORE, *Il Periplo del Mare Eritreo di anonimo del I sec. d.C. e altri testi sul commercio fra Roma e l'Oriente attraverso l'Oceano Indiano e la Via della Seta*, Rome, Società geografica italiana.

CASSON 1989
L. CASSON (traduit par), *The Periplus Maris Erythraei : Text with Introduction, Translation and Commentary*, Princeton University Press.

CORTESÃO 1944
A. CORTESÃO (édité et traduit par), *The Suma Oriental of Tome Pires. An Account of the East, from the Red Sea to China,* Londres, Hakluyt Society, 2 vol.

DE GOEJE 1886
al-Muqaddasī (Šams al-Dīn Abū 'Abd Allāh Muḥammad b. Aḥmad), *Kitāb aḥsan al-taqāsim fī ma'rifat al-aqālīm*, édité par M. J. DE GOEJE, Leyde, Brill (Bibliotheca Geographorum Arabicorum, V).

De Goeje 1889
Abu l-Kâsim Obaidallah ibn Abdalla Ibn Khorrâdhbeh, *Kitāb al-masālik wa'l-mamālik*, édité par M.J. De Goeje, Leyde, Brill (Bibliotheca Geographorum Arabicorum, VI).

Defrémery & Sanguinetti 1853-1859
Ibn Baṭūṭa, *Tuḥfat al-nuẓẓār fī ġarā'ib al-amṣār wa-'aǧā'ib al-asfār*, éd. et trad. C. Defremery et B. R. Sanguinetti, Paris (1853-1859), 4 vol. ; trad. rééditée sous le titre *Voyages*, avec introduction et notes de S. Yerasimos, Paris, Maspéro (1982), 3 vol.

Ǧāzim 2003
Anonyme, *Nūr al-ma'ārif fī nuẓum wa-qawānīn wa-a'rāf al-Yaman fī al-'ahd al-muẓaffarī al-wārif / Lumière de la connaissance. Règles, lois et coutume du Yémen sous le règne du sultan rasoulide al-Muẓaffar*, édité par M. Ǧāzim, Ṣan'ā', CEFAS, vol. 1.

Löfgren 1951
Ibn al-Muǧāwir, *Ṣifat bilād al-Yaman wa-Makka wa-ba'ḍ al-Ḥiǧāz al-musammā Ta'rīḫ al-mustabṣir*, édité par O. Löfgren, Leyde.

Ritter 1917
H. Ritter (traduit par), « Mahâsin al-Tijâra, Ein arabisches Handbuch der Handelswissenschaft », *Der Islam*, VII, p. 1-91.

Al-Saqqā 1982
al-Muẓaffar Yūsuf b. 'Umar b. 'Alī b. Rasūl, *Al-mu'tamad min al-adwiyya al-mufrada*, édité par M. al-Saqqā, Beyrouth.

Sauvaget 1948
J. Sauvaget (édité et traduit par), *Relation de l'Inde et de la Chine*, Paris.

Sauvaget 1959
J. Sauvaget (traduit par), « Merveilles de l'Inde », dans *Mémorial Sauvaget*, Damas, Institut Français, vol. I, p. 189-309.

Seddik 1994
Y. Seddik (traduit par), *Éloge du Commerce*, Paris, Arcanes.

Teyssier 2004
P. Teyssier (traduit par), *Voyage de Ludovico di Varthema en Arabie et aux Indes orientales (1503-1508)*, Paris, Chandeigne/Fondation Calouste Gulbenkian.

Études

Ashtor 1976
E. Ashtor, « Spice Prices in the Near East in the 15th Century », *Journal of the Royal Asiatic Society*, Londres, p. 26-41.

Aubin 1953
J. Aubin, « Les princes d'Ormuz du XIIIe au XVe siècle », *Journal Asiatique*, p. 177-238.

Aubin 1973
J. Aubin, « Le royaume d'Ormuz au début du XVIe siècle », *Mare Luso-Indicum*, II, p. 77-179.

BARNES 1997a
R. BARNES, *Indian Block-Printed Textiles in Egypt : The Newberry Collection in the Ashmolean Museum*, Oxford.

BARNES 1997b
R. BARNES, « From India to Egypt : The Newberry Collection and the Indian Ocean Trade », *in* K. OTAWSKY (éd.), *Islamische Textilkunst des Mittelalters : Aktuelle Probleme*, Riggisberg, Abegg-Stiftung, p. 79-92.

BARNES 2004
R. BARNES, « Indian Textiles for Island Taste: Gujarati Cloth in Eastern Indonesia », *Ars Orientalis* 34, *Communities and Commodities: Western India and the Indian Ocean, Eleventh-Fifteenth Centuries*, p. 134-149.

BEAUJARD 2005
P. BEAUJARD, « The Indian Ocean in Eurasian and African World-Systems before the Sixteenth Century », *Journal of World History* 16/4, p. 411-465.

BEAUJARD 2009
P. BEAUJARD, « Un seul système-monde avant le XVIe siècle ? L'océan Indien au cœur de l'intégration de l'hémisphère afro-eurasien », *in* P. BEAUJARD, L. BERGER et P. NOREL (dir.), *Histoire globale, mondialisations et capitalisme*, Paris, p. 82-148.

BOUCHON 1992
G. BOUCHON, *Albuquerque. Le lion des mers d'Asie*, Paris.

BOUDERBALA 2008
S. BOUDERBALA, *Jund Miṣr : étude de l'administration militaire dans l'Égypte des débuts de l'Islam (21/642-218/833)*, thèse de doctorat, Université Paris 1.

CAHEN 1962
C. CAHEN « Autour et à propos d'*Ein arabisches Handbuch der Handelswissenschaft* », *Oriens* 15, p. 160-171.

CASALE 2006
G. CASALE, « The Ottoman Administration of the Spice Trade in the Sixteenth Century Red Sea and Persian Gulf », *Journal of the Economic and Social History of the Orient* 49, p. 170-198.

CHAKRAVARTI 2009
Ranabir CHAKRAVARTI, « Equestrian Demand and Dealers : the Early Indian Scenario (up to c. 1300) », *in* B.G. FRAGNER, R. KAUZ, R. PTAK, A. SCHOTTENHAMMER (éds), *Pferde in Asien : Geschichte, Handel und Kultur / Horses in Asia : History, Trade and Culture*, Vienne, p. 145-160.

CHAUDHURI 1985
K.N. CHAUDHURI, *Trade and Civilization in the Indian Ocean : an Economic History from the Rise of Islam to 1750*, Cambridge.

CHAUDHURI 1992
K.N. CHAUDHURI, *Asia before Europe. Economy and Civilisation of the Indian Ocean from the Rise of Islam to 1750*, Cambridge.

CORNU 1982
G. CORNU, « La tradition des textiles au Yémen », *Bulletin du CIETA* 55-56, p. 74-88.

CORNU 1991
G. CORNU, « Washî yéménite des IXe-Xe siècles au musée historique des tissus de Lyon », *Archéologie islamique* 2, p. 47-70.

DESANGES 1988
J. DESANGES, *Les relations de l'Empire romain avec l'Afrique nilotique et érythréenne, d'Auguste à Probus*, *ANRW* II. 10-1, Berlin, p. 3-43.

DIGBY 1982
S. DIGBY, « The maritime Trade of India », *Cambridge Economic History of India,* vol. 1 *(c. 1200 - c. 1750*), p. 125-159.

DOZY 1845
R.P.A. DOZY, *Dictionnaire détaillé des noms des vêtements chez les Arabes*, 1ere éd. Amsterdam, Jean Müller ; rééd. Beyrouth, Librairie du Liban, s. d.

EI²
Encyclopédie de l'Islam, Leyde, Brill, 2e édition, 1960-2005, 11 vol.

GARCIN 1976
J.-Cl. GARCIN, *Un centre musulman de la Haute Égypte médiévale : Qūṣ*, Le Caire, IFAO.

GOITEIN 1957
S.D. GOITEIN, « The Rise of Middle Eastern Bourgeoisie in Early Islamic Times », *Journal of World History* 3, p. 583-604 ; repris dans *Studies in Islamic History and Institutions*, Leyde, 1968, p. 217-241.

GOITEIN 1958
S.D. GOITEIN, « New Light on the Beginnings of the Karim Merchants », *Journal of the Economic and Social History of the Orient* 1, p. 175-184 ; repris dans *Studies in Islamic History and Institutions*, p. 351-360.

GOITEIN 1967-1990
S.D. GOITEIN, *A Mediterranean Society. The Jewish Communities of the Arab World as Portrayed in the Documents of the Caire Geniza*, Berkeley-Los Angeles, 5 vol.

GOITEIN 1987
S.D. GOITEIN, « Portrait of a Medieval India Trader : Three Letters from the Cairo Geniza », *BSOAS* 50, p. 449-464.

GOITEIN & FRIEDMAN 2008
S.D. GOITEIN and Mordechai A. FRIEDMAN, *India Traders of the Middle Ages : Documents from the Cairo Geniza. India Book*, Leyde, Brill (Études sur le judaïsme médiéval, XXXI).

HARDY-GUILBERT et LE MAGUER 2010
C. HARDY-GUILBERT et S. LE MAGUER, « Chihr de l'encens », *Arabian Archaeology and Epigraphy* 21/1, p. 46-70.

HINZ 1965
W. HINZ, *Islamische Masse und Gewichte*, Leyde.

HORTON & MIDDLETON 2000
M. HORTON et J. MIDDLETON, *The Swahili. The social landscape of a mercantile society*, Oxford.

KAUZ 2009
R. KAUZ, « Horse Exports from the Persian Gulf », *in* B.G. FRAGNER, R. KAUZ, R. PTAK, A. SCHOTTENHAMMER (éds), *Pferde in Asien : Geschichte, Handel und Kultur / Horses in Asia : History, Trade and Culture*, Vienne, Österreichische Akademie der Wissenschaften, p. 145-160.

LANE 1940
F.C. LANE, « The Mediterranean Spice Trade Further Evidence of its Revival in the Sixteenth Century », *The American Historical Review* 45/3, p. 581-590.

LANE 1968
F.C. LANE, « Pepper Prices Before Da Gama », *The Journal of Economic History* 28/4, p. 590-597.

VAN DER LITH & DEVIN 1883-1886
P.A. VAN DER LITH (éd.) et L.M. DEVIC (trad.), *Livre des merveilles de l'Inde*, Leyde.

MC CORMICK 2001
M. MC CORMICK, *Origins of the European economy: communications and commerce, A.D. 300-900*, Cambridge.

MARGARITI 2007
R.E. MARGARITI, *Aden and the Indian Ocean Trade : 150 Years in the Life of a Medieval Arabian port*, Chapel Hill.

MILLER 1969
J.I. MILLER, *The spice trade of the Roman Empire: 29 B.C. to A.D. 641*, Oxford.

MIQUEL 1967
A. MIQUEL, *La géographie humaine du monde musulman jusqu'au milieu du XIe siècle*. Vol. 1. *Géographie et géographie humaine dans la littérature arabe des origines à 1050*, Paris et La Haye.

PARKER 2002
G. PARKER, « *Ex Oriente luxuria :* Indian Commodities and Roman Experience », *JESHO* 45/1, p. 40-95.

PEARSON 2003
M.N. PEARSON, *The Indian Ocean*, Londres et New York.

PELLAT 1954
C. PELLAT, « Ǧāhiẓiana, I : le Kitāb al-Tabaṣur bi-l-tiǧāra attribué à Ǧāḥiẓ », *Arabica* I/2, p. 153-165.

PFISTER 1936
R. PFISTER, « Tissus imprimés de l'Inde médiévale » *Revue des Arts Asiatiques*, p. 161-64.

PFISTER 1938
R. PFISTER, *Les Toiles Imprimées de Fostat et l'Hindoustan*, Paris.

RAMASWAMY 1985
V. RAMASWAMY, *Textiles and Weavers in Medieval South India*, Oxford.

ROBIN 1991
C. ROBIN, « L'Arabie du Sud et la date du *Périple de la mer Érythrée* (nouvelles données) », *Journal Asiatique* 279, p. 1-30.

SALLMAN 2011
J.-M. SALLMANN, *Le grand désenclavement du monde 1200-1600*, Paris.

SERJEANT 1942-1951
R.B. SERJEANT, *Material for a History of Islamic Textiles up to the Mongol Conquest*, Londres ; rééd. Beyrouth, Librairie du Liban, 1972.

SHERIFF 2010
A. SHERIFF, *Dhow Cultures and the Indian Ocean: Cosmopolitanism, Commerce, and Islam*, New York.

SIDEBOTHAM 1986
S.E. SIDEBOTHAM, *Roman Economic Policy in the Erythra Thalassa 30 B.C.-A.D. 217,* Leyde.

SMITH 2007
G. Rex SMITH, *A Medieval Administrative and Fiscal Treatise from the Yemen. The Rasulid Mulakhkhaṣ al-fiṭan of al-Ḥasan b. ʻAlī al-Ḥusaynī*, Oxford.

TOMBER 2008
R. TOMBER, *Indo-Roman Trade. From Pots to Pepper*, Londres.

VALLET 2007
É. VALLET, « Entre deux mondes. Les produits du commerce égyptien à Aden (XIIIe-XIVe siècles) », *in* D. COULON, Chr. PICARD et D. VALÉRIAN (dir.), *Espaces et réseaux dans la Méditerranée médiévale VIe-XVIe siècle,* Paris, p. 205-236.

VALLET 2010
É. VALLET, *L'Arabie marchande. État et commerce sous les sultans rasūlides du Yémen (626-858/1229-1454)*, Paris, Publications de la Sorbonne (Bibliothèque historique des pays d'Islam, 1).

VALLET 2011
É. VALLET, « Le marché des épices d'Alexandrie et les mutations du grand commerce de la mer Rouge (XIVe-XVe siècle) », *in* Chr. DÉCOBERT (dir.), *Alexandrie médiévale* 4, Alexandrie, p. 213-228.

VOGELSANG-EASTWOOD 1990
G. VOGELSANG-EASTWOOD, *The Resist Dyed Textiles from Quseir al-Qadim, Egypt* Paris.

WILD & WILD 1998
J.P. WILD and F.C. WILD, « The Textiles », *in* S.E. SIDEBOTHAM and W.Z. WENDRICH (éds), *Berenike 1996. Report of the 1996 excavations at Berenike (Egyptian Red Sea Coast) and the survey of the Eastern Desert*, Leyde, Research School, CNWS.

WINK 1990-2004
A. WINK, *Al-Hind. The Making of the Indo-Islamic World*, 3 vol., Leyde.

ZADEH 2011
T. ZADEH, *Mapping Frontiers Across Medieval Islam. Geography, Translations and the ʻAbbasid Empire*, Londres.